

France nouvelle 15-11-69



La fille la plus gaie du monde (Tchécoslovaquie).
Dans la Biennale la plus triste?

Biennale des jeunes et peinture en question

Le musée d'Art moderne de la ville de Paris vient d'accueillir, pour la sixième fois, la Biennale internationale des jeunes artistes.

Une cinquantaine de pays participants, des travaux collectifs — beaucoup en maquettes, projections ou « cyclotone » (1), à cause du manque d'espace — une section architecturale particulièrement abondante, des films tous les jours, des pièces de théâtre au Studio des Champs-Élysées, au Théâtre de la Cité et au Théâtre de Plaisance; de la musique, enregistrée ou non; des manifestations annexes dans les galeries parisiennes (dont l'une a l'astuce — déjà — de se placer sous le patronage de Chaban-Defmas: des peintres bordelais, bien entendu) et d'autres plus sérieuses comme celle de Châtillon-sous-Bagneux, le « Bonjour Monsieur Courbet » d'Alex Mlynarcik; une présentation des « Jeunes artistes à Paris » au musée Galliera; un jury international décernant des bourses; une innovation, pour éviter l'encombrement et, autant que possible, la confusion: chaque pays participant doit montrer les œuvres d'un peintre, d'un graveur, d'un sculpteur et non plus l'œuvre unique de plusieurs artistes dans chacun des genres. Un bel exemple de sobriété est donné par le Sénégal? Le Commissaire général Ibra Tall a choisi un seul artiste: Ibra Tall. Pourtant il me semble qu'il existe d'autres jeunes artistes au Sénégal? N'insistons pas. Voilà, dans ses grandes lignes, le programme de la sixième Biennale internationale des jeunes à Paris.

Tout cela est fort séduisant et nous aurions tort a priori de rejeter idéalement l'existence d'une telle manifestation qui, dans ses propres limites, a su faire preuve, il y a quelques années, d'un certain dynamisme (d'autant plus que ceux qui en contestent le plus violemment l'existence sont parfois les mêmes qui, naguère, menaçaient ardemment une place dans le

sanctuaire. Il serait trop facile d'ironiser: nous leur accorderons le bénéfice d'une nouvelle lucidité. Et, de toute manière, les problèmes qu'ils posent ont une valeur objective qui dépasse heureusement ce niveau d'appréciation).

Une Biennale symptomatique

Encore peut-on se poser la question: qu'est-ce que la Biennale des jeunes en 1969? Et se livrer à son sujet à une critique d'autant plus radicale qu'est radical et actuel le problème que la Biennale pose à son propre niveau: la fonction de la culture dans la société bourgeoise française en 1969.

Envisagée sous cet éclairage la sixième Biennale est symptomatique: elle est vraiment souffrante et non triomphante. Même si par ailleurs elle offre tous les aspects d'une petite fête assez bien réussie. Sur le plan matériel d'abord on peut parler d'un énorme bricolage qui consiste, faute de mieux, à reconstruire tous les deux ans ce qu'on a détruit les années précédentes, à se livrer à de véritables acrobaties pour trouver de l'espace ou chercher de la lumière, cacher une lézarde ou trouver un fil, etc. C'est, pour ainsi dire, la première contradiction: on veut bien patronner officiellement la culture — ou du moins ce qu'on entend par là dans une acception de classe, c'est-à-dire uniquement l'héritage littéraire et artistique — mais par ailleurs ne pas se donner les moyens matériels d'assurer cette politique, parce que, en dernière instance, un organisme d'Etat est moins profitable qu'un organisme privé. C'est vrai: bien que soumis à tous les aléas du profit les galeries et autres fondations sont en moyenne bien plus « dynamiques » que les services culturels de l'Etat parce que ceux-ci ne sont qu'une concession du système écono-

mique et non le principe même de sa vie politique.

Si l'on examine maintenant les conditions de sa naissance elles reflètent bien les conditions politiques de son existence. Certes, il est louable de se proposer « dans l'esprit le plus indépendant de donner à des artistes de tous les pays, de 20 à 35 ans, l'occasion de présenter et de confronter leurs travaux » (article 1 du règlement). C'est gentil de penser aux jeunes et de faire ce geste. Même si un peu plus loin l'article 5 laisse passer le bout d'une oreille moins charitable: « le conseil d'administration se réserve cependant la faculté d'exclure de la Biennale les œuvres qui pourraient être considérées comme offensantes pour la morale, les institutions, les sentiments religieux ou nationaux des différents pays ». En fait, dès son origine, la Biennale des jeunes répondait à une double préoccupation: soutenir diplomatiquement le prestige international de l'Ecole de Paris; et, pour la France, faire croire au fond qu'on était en train d'accomplir ce qu'exactement on était incapable de faire: créer auprès des jeunes les conditions d'une véritable culture populaire. Tous les deux ans la Biennale mime le fonctionnement d'une vie culturelle que la société qu'elle exprime est incapable d'engendrer. Cette fonction mystificatrice n'est certes pas l'apanage de la Biennale des jeunes. Et bien des institutions positives d'un certain côté comportent inévitablement ce revers significatif: l'opposition idéaliste consisterait, comme on sait, à les rejeter simplement sans les utiliser contre ceux à qui elles furent imposées. Mais la Biennale des jeunes permet-elle ce retournement? Dans son cas, la fonction mystificatrice est particulièrement probante et contraignante. Même si apparemment le champ culturel et « sacré » dans lequel elle opère ne semble guère permettre l'activité politique il faut avouer que la culture en 1969 devient de plus en plus l'instrument politique de la bourgeoisie; et que la Biennale est devenue une jolie vitrine qui cache le vide de la boutique ou la structure intime des propriétaires.

D'autant plus que des différentes « catégories » d'expression artistique présentées à la Biennale de Paris sont elles-mêmes en crise; et que cette crise générale de l'expression est elle-même politique et économique. En contestant de plus en plus leur langage — que ce soit dans leurs déclarations, leur attitude ou l'objet de leur activité — les « artistes » contestent essentiellement leur situation dans la société bourgeoise: une société qui les exclut de toute responsabilité politique et les intègre de plus en plus au système économique. La célèbre « liberté du créateur » ressemble de plus à la liberté d'entreprise qui est, en fait, la liberté d'exploiter. Et jamais les « artistes » n'ont ressenti avec autant d'acuité que la subjectivité de leur langage était soumise au fond à l'objectivité de cette situation.

Paralyse générale?

Là, il est vrai, cette sixième démonstration publique n'est en soi guère responsable des remises en question qui, depuis plusieurs années, agitent la peinture, la musique, le théâtre, etc. La Biennale témoigne: elle fait ce qu'elle peut. Mais même à ce point de vue, elle ne nous apprend pas grand-chose. Elle nous donne plutôt l'image d'une paralysie générale et non la mise au point d'une évolution. On sait qu'au moins depuis huit ans la peinture est en crise ouverte et depuis plus longtemps en crise latente; et qu'avec de simples objets, de nouvelles ou d'anciennes matières, de photos, des images publicitaires, des bandes dessinées, des montages, des techniques, du mouvement, des jeux de lumière, etc., on essaie de la nourrir par tous les moyens ou de créer autre chose qui ne serait ni de la peinture ni de la sculpture, ni de la mécanique, ni de la musique mais dépasserait le tout en manière de synthèse. Sans parler de ceux qui dernièrement ant-

nihilent au maximum toute transposition en présentant simplement des éléments naturels comme de la terre ou du bois dans ce qu'on appelle « l'art pauvre ». Quoi qu'il en soit aucune solution originale ne semble être présentée à cette sixième Biennale sinon la répétition avec des variantes de ce que l'on voit depuis plusieurs années. Le « département français » du Musée Galliera est assez significatif dans son élégant éclectisme. On y voit plus de « peinture » qu'ailleurs (encore celle-ci est-elle la plupart du temps « figurative » à la nouvelle manière — qui est déjà ancienne — représentant des découpages nets d'objets industriels ou un fouillis sensible vaguement érotique) mais beaucoup d'envois n'ont plus rien à voir avec ce genre-là: Hamisky présente, entre autres, une composition en bois plat posé sur le sol, Anne Cherix une longue boîte noire avec un hublot intitulée « Anthropogénie », Rabascall, des « reports photo », Theimer, une composition « en bois et en plexiglas » où sont couchés ou posés des mannequins blancs entiers ou des têtes, Boltanshy un « repas » avec des boulettes de terre ou une suite de vrais citrons qui composent eux-mêmes le mot « citron ». De Rosny, des étoiles rouges et clignotantes en matière plastique, Saytour, une toile vide qui pend intitulée « sans titre », Dezeuze, un simple et grand châssis peint en noir, etc. Toute la Biennale reflète plus ou moins ces différentes variations sur l'objet ou la négation de l'objet en des travaux collectifs qui vont eux-mêmes du spectacle « lumino-cinétique » à la réalisation de « mise en scène » comme ce travail de groupe intitulé « Combat » où sur un ring de boxeurs, fondent quelques chaises de glace... ou cet « atelier de Montevideo » qui veut, selon ses propres déclarations, modifier la relation homme-objet et la relation espace-temps en faisant évoluer (lentement) des danseurs au sein d'un échafaudage.

Remise à l'Etat

Au fond de la salle du Musée Galliera existait « l'Atelier du spectateur ». Selon son propos « cette salle est le résultat d'une réflexion à la fois critique et positive. Y sont mis en cause les notions d'œuvre et d'artiste, ainsi que les critères de sélection.

Un groupe anonyme et ouvert s'est donc constitué autour d'un thème principal: la créativité du spectateur. Le public dispose de matériaux bruts qui sollicitent les domaines sensoriel et intellectuel. L'artiste se borne à un rôle d'intermédiaire. Il est parfois anonymement présent dans la salle pour favoriser l'activité du public. La salle, également ouverte sur l'extérieur, subit des mutations constantes au fur et à mesure que le spectateur réalise des propositions, fréquemment modifiées par les autres visiteurs. »

Elle est maintenant fermée pour cause de « remise en état » — ce qu'un spectateur modifia d'ailleurs en une dernière proposition: pour cause de « remise à l'Etat » —. Il est vrai qu'on y contestait fort, et parfois de façon assez dommageable pour les murs et le sol, l'existence de la Biennale des jeunes. Mais cette quasi-interdiction qui s'empare il est vrai d'un prétexte réel est assez ambiguë: il fallait d'abord ne pas l'accepter ou sinon l'admettre dans toutes ses conséquences. De même est assez ambiguë la volonté de manifester au sein d'une organisation que l'on refuse absolument. Mais cette série d'ambiguïtés en reflète peut-être une autre encore plus essentielle: celle du rôle joué par la Biennale des jeunes dans notre société. Quoi qu'il en soit on n'accorde pas l'indépendance pour la retirer ensuite: c'est contrairement au règlement — article 1.

Michel Troche.

(1) Projections circulaires.
La Biennale des jeunes est ouverte tous les jours de 13 h à 21 h.